Bataille de la Moskowa – extrait de : 1812 Campagne de Russie par Alfred Assolant (1827-1886) – Editeur (Paris) – 1866 - Sources : www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie 2019.

CHAPITRE XVIII

BATAILLE DE LA MOSKOWA

7 septembre 1812

La bataille qui suivit est l'une des plus sanglantes de l'histoire, à ce titre, elle mérite une description particulière. Elle fut d'ailleurs beaucoup moins importante qu'on ne le croit généralement, car elle ne décida rien, si ce n'est la prise de Moscou ; et, quoiqu'elle n'ait pas été douteuse, elle fut plus nuisible au vainqueur qu'au vaincu. Derrière l'armée russe était Moscou, l'appât qui amorçait Napoléon. Il croyait y trouver la paix ; mais cette paix ne dépendait plus du czar Alexandre, ni de son chancelier **ROMANZOFF**, ni de **KUTUZOFF**, ni de **BAGRATION**, ni de personne. La Russie entière était debout, d'autant plus redoutable que son orgueil était mêlé d'ignorance et de barbarie. De toutes parts les renforts arrivaient à l'armée de **KUTUSOFF**. Quelques jours avant la grande bataille, il reçut quinze mille miliciens de Moscou, soldats novices sans doute, mais remplis d'une fureur patriotique. Les Cosaques s'armaient au fond de l'Ukraine et allaient se faire connaître ; enfin l'armée russe, comme nos volontaires en 1792, ne demandait qu'à vaincre ou à périr.

Le champ de bataille de **KUTUSOFF** était fort bien choisi, au dire des gens du métier. C'était un vaste amphithéâtre sillonné de ravins, couronné de bois, bordé d'un ruisseau fangeux, la Kolocza, affluent de la Moskowa, et couvert de redoutes construites à la hâte pour abriter l'artillerie et servir de points d'appui dans le combat. A la droite des Russes et au delà de la Kolocza était le village de Borodino ; à la gauche était le bourg d'Outitza. Deux routes parallèles qui mènent également de Smolensk à Moscou passent par ces deux points. Vers Borodino se trouve un pont sur la Kolocza. A l'Orient, et derrière l'armée russe coulait la Moskowa, qui a donné son nom à la bataille. Son front était défendu par des redans et des redoutes, dont la principale était pour eux à droite de Séménoffskoié ; au centre, à une demi-lieue de toutes les autres, était la redoute de Schwardino, sorte de corps avancé et mal soutenu, que les Français devaient enlever avant d'arriver jusqu'aux Russes.

C'est le 3 septembre que **KUTUSOFF** reconnut la position. Il fit porter dans les rangs l'image miraculeuse de la Vierge, qu'on avait eu soin d'enlever de Smolensk, et suivit lui-même la procession tête nue, avec une dévotion qui, peut-être, n'était pas feinte. « Frères, dit-il aux soldats, il n'y a plus que vous entre les Français et la sainte Moscou. » Et en effet, il n'était pas prudent de reculer davantage, car on n'était plus qu'à vingt-cinq lieues de la capitale. On lui répondit par des acclamations. Deux jours après, on était en présence de **NAPOLÉON**.

Celui-ci tremblait de voir fuir son ennemi. Il avait eu tant de fois l'espoir de l'arrêter qu'il n'osait plus compter sur un tel bonheur. Il fit avec soin, suivant sa coutume, la reconnaissance du champ de bataille, et fit enlever à la baïonnette, par la division **COMPANS**, du corps de **DAVOUST**, la redoute de Schwardino, qui n'était pas soutenue. C'est de cette éminence qu'il comptait voir et diriger la bataille. L'escarmouche fut sanglante et dura plusieurs heures ; enfin les Russes se retirèrent vers dix heures du soir. Leur acharnement était tel qu'on ne put faire aucun prisonnier. Napoléon s'en étonna.

« Sire, dit Caulaincourt, ils sont inébranlables ; il faut les démolir. — Eh bien, répliqua l'Empereur, attendons l'arrivée de la réserve et des parcs d'artillerie ; alors nous les démolirons. »

Le lendemain, il se borna à indiquer la place et le rôle de chacun des corps d'armée : Eugène **BEAUHARNAIS** et l'armée d'Italie à gauche, en face de Borodino ; **NEY** au centre, **DAVOUST** à la droite, **MURAT** partout, et derrière eux, pour les soutenir, la garde impériale ; à l'extrême droite, **PONIATOWSKI** devait, par Outitza et la route de Moscou, tourner la gauche des Russes et les prendre en flanc ou par derrière.

Le 7 septembre, à six heures du matin, toutes les dispositions étant prises, on lut en tête de chaque compagnie la proclamation suivante :

« Soldats !

« La voilà, cette bataille que vous avez tant désirée. Désormais la victoire dépend de vous ; elle est nécessaire ; elle amènera l'abondance et nous assure de bons quartiers d'hiver et un prompt retour vers la patrie. Soyez les soldats d'Austerlitz, de Friedland, de Witepsk, de Smolensk, et que la postérité la plus reculée dise en parlant de vous : « Il était à cette grande bataille sous les murs de « Moscou ! «

La gloire et le bien-être ! Depuis longtemps n'offrait plus d'autre mobile à ses soldats. Et, en effet, quel intérêt avait la France dans cette redoutable et sanglante expédition ?

La proclamation de **KUTUSOFF**, plus longue et plus diffuse, grossièrement injurieuse pour **NAPOLÉON** et pour les Français, touchait cependant à des sentiments plus vrais et plus humains. Il parlait à ses soldats, de Dieu, des temples profanés, des villes et flammes, des enfants et des femmes. Au reste, les deux armées étaient également préparées à la bataille ; l'une par ennui et honneur militaire, l'autre, par fureur patriotique.

Il ne faut pas s'attendre à trouver ici une bataille savante, bien manœuvrée et conduite suivant les règles de l'art, comme Austerlitz, car ni l'un ni l'autre général en chef n'en eut la direction, grâce à l'étendue et à la disposition du terrain sur lequel on combattit. **BENNINGSEN**, qui était le chef d'état-major de l'armée russe, disait lui-même : « Eylau fut un bataille rangée et Borddino une bataille dérangée. » Ce mot explique le désordre inévitable du récit.

Napoléon lui-même, qui souffrait cruellement de sa dysurie et d'un rhume très-violent, ne montra pas, dans cette journée, son activité ordinaire. Au lieu d'ordonner et d'agir lui-même, suivant son habitude, il laissait agir ses lieutenants. Pendant toute la journée, il demeura immobile dans un ravin qui était au bas de la redoute de Schwardino, où n'arrivaient que quelques boulets perdus. Le vrai champ de bataille était à une demi-lieue de là, et plus d'une occasion décisive de charger en masse fut perdue, parce que les Russes, à demi rompus, eurent le temps de se reformer, tandis que les aides de camp de **MURAT** ou de **NEY** allaient chercher les ordres de **NAPOLÉON** au quartier général et les rapportaient au galop.

Voici la disposition des Russes. La droite et le centre, sous **BARCLAY de TOLLY** et **BENNINGSEN** occupaient le bord du plateau au pied duquel est le ravin de la Kolocza. Un pont traversait, vers le village de Borodino, ce ruisseau fangeux et encaissé. A gauche de Borodino, le front des Russes était défendu par une grande redoute pourvue de vingt canons, et à gauche de cette redoute, trois flèches, simples ouvrages de campagne qu'on n'avait pas eu le temps de terminer. Derrière ces flèches, se tenait l'intrépide **BAGRATION**, pour qui cette bataille devait être la dernière et la plus glorieuse de sa vie. Il commandait la seconde armée, celle qui, sur les bords du Dniéper, avait, comme on l'a vu déjà, si habilement échappé à la poursuite acharnée de **DAVOUST**. Il allait de nouveau lui tenir tête, et il était digne assurément d'un tel adversaire.

Au reste, dans le plan de **NAPOLÉON**, c'est de ce côté qu'il fallait porter les plus grands coups ; car le ravin de la Kolocza défendait trop bien la droite des Russes pour qu'on pût espérer de les forcer. Avant tout, il voulait les tromper par une simple démonstration sur Borodino, et, les attaquant vivement à gauche vers Séménoffskoi et la grande redoute, où le terrain était plus favorable, les pousser dans l'angle formé par le confluent de la Kolocza et de la Moskowa, qui coule à une lieue environ du champ de bataille. Là, une fois la retraite commencée, si **MURAT** faisait son devoir comme à l'ordinaire, nos cavaliers, lancés à fond de train sur un terrain en pente douce, devaient détruire à moitié l'armée russe, acculée dans cet angle et ne pas lui laisser un canon.

La dernière partie de la nuit se passa dans ces dispositions. Napoléon, ayant autour de lui ses maréchaux, et derrière lui la division **FRIANT** et sa garde, donna ses derniers ordres. Il attendait le jour avec impatience. Enfin, le soleil parut à l'horizon parmi des nuages rougeâtres : « Voilà le soleil d'Austerlitz, » dit-il.

Au même instant fut donné le signal de l'attaque, quinze cents pièces de canon y répondirent, dont huit cents du côté des Français, et chacun des généraux courut à son poste. Le grand massacre allait commencer.

Car ce fut vraiment un massacre, vu l'effroyable acharnement des deux partis. A gauche, Eugène **BEAUHARNAIS**, le fils chéri, à qui **NAPOLÉON** voulait donner l'honneur de la victoire, avait sous ses ordres l'élite de l'armée, et, en particulier, les divisions **MORAND** et **GÉRARD** du corps de **DAVOUST**. Il lança d'abord la division **DELZONS** sur le village de Borodino, situé en deçà de la Kolocza, s'empara sans peine de ce point mal défendu, et s'avança sur le pont qui est au delà du village. Il en resta maître, après quelques alternatives de succès et de revers, et son artillerie, mise en batterie et tournée au sud vers la grande redoute des Russes, qu'elle prenait en flanc, rendit plus facile l'attaque de ce bastion.

Ce n'était qu'un début. La division **MORAND**, affrontant à bout portant la mitraille de quatre-vingts canons, franchit au pas le ravin qui la séparait de cette forteresse improvisée, escalada les parapets et s'y établit. **MORAND**, l'un des héros de l'armée, fut grièvement blessé, et emporté à l'ambulance. Les Russes, renforcés, revinrent à la charge. Un feu violent d'artillerie et plusieurs charges d'infanterie et de cuirassiers repoussèrent deux des régiments de cette division, restée sans chef jusqu'au bord du plateau, sans pouvoir les précipiter dans le ravin de Séménoffskoi. Le troisième, resté seul dans la redoute, se défendit héroïquement et fut écrasé sous le nombre. Pendant ce temps, **Eugène BEAUHARNAIS**, très brave, mais incapable de diriger son corps d'armée, allait chercher la division **GÉRARD**, qu'il avait laissée dans le ravin en même temps que son artillerie. La moitié de ses troupes demeurait oisive pendant que sur le reste du champ de bataille, on demandait à grands cris des renforts ; tant il est vrai qu'on peut être un grand prince, un homme de cœur, un honnête homme et un homme aimable (qualités que personne n'a jamais refusées à Eugène Beauharnais) et ne savoir pas commander même un régiment. Malheureusement ce n'était ni la première ni la dernière expérience que **NAPOLÉON** devait faire de l’incapacité des princes de sa famille.

De ce côté donc, les Français n'étaient ni vainqueurs,ni vaincus, mais simplement repoussés. La grande redoute avait été prise une fois, puis perdue ; son sort allait dépendre du reste de la bataille. Heureusement le centre et la droite de l'armée étaient commandés par de vieux soldats : **NEY, MURAT, DAVOUST.**

Devant eux étaient les trois redans ou flèches dont on a déjà parlé. Ces trois redans, moins bien défendus que la grande redoute, parce que le terrain était moins accidenté, furent attaqués brusquement et pris par **DAVOUST** et **NEY**, Mais un accident fâcheux priva **DAVOUST** du

commandement. Son cheval fut tué d'un boulet de canon, et lui-même tomba évanoui. On le crut mort, et il y eut quelque flottement dans la ligne de bataille. Heureusement, **NEY** restait encore et rétablit l'ordre. Au même instant, **MURAT** s'avançait au galop pour prendre le commandement de la cavalerie.

A la vue de **DAVOUST** qu'on croyait mourant, et qu'on portait dans les rangs, **MURAT**, aussi généreux que brave, oublia tout le passé et serra la main de ce vieux camarade évanoui, avec qui il avait eu pourtant de récentes et très-graves querelles. Un jour, en particulier, sur la route de Smolensk à Borodino, **DAVOUST** ayant défendu au général **COMPANS** d'obéir au roi de Naples, celui-ci s'avança d'un air furieux et devant tout l'état-major voulut se battre au sabre avec lui ; mais **DAVOUST**, toujours ferme et impassible, répliqua qu'aussitôt que le service de Sa Majesté Impériale le permettrait, il saurait reconnaître et accepter l'honneur que Sa Majesté le roi de Naples voulait bien lui faire ; — et qu'en attendant, **COMPANS** n'obéirait qu'à lui **DAVOUST**, son chef immédiat. Cette réponse moins respectueuse qu'ironique n'avait pas calmé l'emportement de **MURAT**, et toute l'autorité de **NAPOLÉON** lui-même suffisait à peine à faire vivre en paix ses deux illustres lieutenants. Mais sur le champ de bataille **MURAT** oublia tout en un moment et prit la place de **DAVOUST**. Celui-ci à peine ranimé demanda un autre cheval, essayant, malgré d'horribles souffrances, de diriger les troupes ; mais la nature l'emporta et l'on fut forcé de le conduire au quartier-général, d'où il suivit le lendemain la marche de l'armée, porté dans une litière.

Dès lors **MURAT** et **NEY** demeurèrent seuls en face de l'ennemi. **BAGRATION**, chargé de la défense des trois flèches, amène renforts sur renforts pour les reprendre. Coups de fusil, coups de canon, charges à la baïonnette il n'épargna rien. On se battait même à coups de crosse et de pierres dans l'intérieur des ouvrages disputés. Enfin la cavalerie de **MURAT**, commandée par **LATOUR-MAUBOURG**, repousse les Russes au bas du plateau, descend dans le ravin qui était au pied du village brûlé de Séménoffskoi, remonte sur le bord opposé, protégée par notre artillerie qui tirait à petite distance par-dessus le ravin, enfonce quelques carrés d'infanterie, déblaie le terrain, et laisse à nos soldats le loisir de se déployer.

Il n'était que dix heures du matin, et déjà la bataille paraissait à demi gagnée. La gauche des Russes avait perdu son point d'appui, le centre était ébranlé, la droite était incertaine. **MURAT** et **NEY** crurent le moment venu et demandèrent à **NAPOLÉON** de faire avancer la garde, pendant qu'ils allaient porter.un coup décisif à l'ennemi.

L'Empereur, trop éloigné de la mêlée, doutait beaucoup du succès de cette attaque. Il ne trouvait pas l'armée russe assez « démolie par l'artillerie », comme il l'avait dit la veille à **CAULAINCOURT**. Il voyait l'acharnement de la lutte ; il était inquiet (sans le dire) des passions patriotiques qu'il avait soulevées contre lui ; il s'attendait à livrer encore plusieurs batailles. Pendant qu'il réfléchissait, **BESSIÈRES** qui commandait la garde et qui, brave soldat lui-même, voulait pourtant ménager ce corps d'élite, lui dit à demi-voix : « Sire, c'est notre seule réserve à huit cents lieues de France. » Quand on est déjà ébranlé, l'avis du premier venu emporte la balance. Le mot de **BESSIÈRES** eut cet effet, et **NAPOLÉON**, en refusant les renforts demandés, crut épargner le sang de sa garde qui devait mourir presque tout entière de faim, de froid et de fatigue, pendant la fatale retraite de Moscou. On n'évite pas sa destinée.

Réduits à leurs seules forces, **MURAT** et **NEY**, bien que très irrités de la réponse de **NAPOLÉON**, résolurent d'enfoncer la ligne russe. Le général **FRIANT**, vieux soldat de la République, franchit à son tour le ravin de Séménoffskoi et s'avance sur le plateau. Dès les premières décharges, il est blessé. A côté de lui, **MONTBRUN** accourt au galop à la tête de la grosse cavalerie, et enfonce la cavalerie russe. Mais il est tué par un boulet de canon ; deux ou trois autres généraux sont blessés,

entre autres l'Alsacien **RAPP**, si brave et si malheureux au feu qu'il n'en revint jamais sans blessure. Deux ou trois cents pièces de canon croisaient leur feu dans cette plaine avec celui de la fusillade. **BAGRATION**, aussi intrépide que ses adversaires, demeurait au milieu de la mêlée, jetant l'une après l'autre ses divisions sur **MURAT** et **NEY**, ne voulant pas reculer et ne pouvant pas reprendre les flèches qu'il avait perdues. Sous lui **RAEFFSKOI, DOCTOROFF, KONOWNITSYN,** se précipitaient sans relâche à l'assaut des Français.

Enfin, au milieu de cette grêle de mitraille qui volait de tous côtés, il fut frappé lui-même à la jambe gauche et emporté loin du champ de bataille. Sa blessure qu'on aurait pu guérir, devint mortelle, par suite de l'ignorance des chirurgiens. Il fut transporté dès le lendemain dans un château du gouvernement de **WLADIMIR**, à quelque distance de Moscou et mourut le 12 septembre. Sa mort fut une très-grande perte pour l'armée russe dont il était le héros, et qui voyait en lui le plus brillant des compagnons de **SOUWAROW**. Sa grandeur d'âme était aussi connue que son courage. On raconte que le jour même de cette fameuse bataille de la Moskowa, posté dans les ruines du village de Séménofskoï, et assis sur un mur à demi brûlé, il regarda la division **FRIANT** qui montait à l'assaut avec son chef sous un feu épouvantable et s'écria dans un transport d'admiration généreuse : « Bravo ! les Français ! » tant il était étranger, quoique très-ardent patriote, à ces sottes et basses haines internationales que la politique des gouvernements excite et entretient à plaisir.

La veille de sa mort il reçut la visite de l'agent anglais **Robert WILSON** qui lui assura que le czar avait juré de ne pas traiter tant que les Français occuperaient le territoire russe. **BAGRATION** serra la main de l'Anglais et lui dit : « Cher général, je meurs heureux, puisque vous m'assurez que la Russie ne sera pas déshonorée. Accipio solatium mortis. »

Je reviens à la bataille. Il était trois heures de l'après-midi et rien n'était décidé. Les soldats de **BAGRATION**, plus affligés qu'effrayés de la blessure de leur chef, tenaient bon sous le feu d'une immense artillerie qui les foudroyait depuis Outitza jusque Séménoffskoï. La grande redoute était toujours entre leurs mains et **Eugène BEAUHARNAIS** s'agitait sans avancer. Bientôt même il craignit pour sa gauche.

La cavalerie cosaque de **PLATOF**, ayant passé la Kolocza, vint caracoler autour de notre infanterie immobile et ferme, la dépassa, et jeta le trouble et le désordre parmi les employés des vivres et tous ces gens sans armes qui suivent les troupes.

Quelques coups de fusil suffirent pour écarter cet incommode ennemi; mais Napoléon, qui craignait quelque accident, arrêta de nouveau sa garde, prête à marcher au secours de **NEY** et de **MURAT**, et ce fut le second et le plus funeste retard de la journée.

Cependant, après avoir éclairci les rangs des Russes à coups de canon, **MURAT**, n'espérant plus être soutenu, lança enfin sa cavalerie. **CAULAINCOURT**, frère du duc de Vicence, partit le premier suivi de cinq régiments de cuirassiers et de carabiniers, traversa le ravin déjà traversé si souvent et jonché de morts et de mourants, et s'élança dans la plaine en dépassant la grande redoute.

Du premier choc, il renversa la cavalerie russe, dispersa quelques corps d'infanterie à demi détruits par la mitraille, et, se rabattant à gauche, s'empara de la grande redoute. En y entrant, il tomba mort, frappé d'un biscaïen au front. Il s'était marié la veille de son départ pour l'armée. **NAPOLÉON** parut sensible à cette perte et serra d'un air ému la main du duc de Vicence, son frère, grand maréchal du palais. Combien d'hommes furent tués ce jour-là qui laissaient dans leur famille un deuil éternel !

Du moins la mort de **CAULAINCOURT** ne fut pas inutile. Après cette brillante charge de cavalerie, la redoute resta aux Français, et **Eugène BEAUHARNAIS** s'y établit solidement avec

une partie de son infanterie. Cette fois la bataille était gagnée, non sans peine assurément, mais enfin les Russes avaient perdu leurs positions et s'étaient adossés en colonnes profondes à la forêt de Psarewo. C'était le moment ou jamais de faire donner la garde impériale, car **KUTUSOF** n'avait pas de troupes fraîches à lui opposer, ayant employé jusqu'à son dernier homme. **NAPOLÉON** ne le-voulut pas, devenu trop prudent quand il aurait fallu tout risquer. Il se contenta de mettre en ligne toute son artillerie et de faire tirer sans relâche sur les masses profondes des Russes où chaque boulet traçait une rue. Ce fut la fin de la bataille.

Jusqu'à dix heures du soir les canons tonnèrent de part et d'autre. Mais les Russes étaient à découvert. Nos soldats, au contraire, se mirent un peu à l'abri dans les ravins. Au reste, le massacre fut épouvantable et sans résultat. Les Russes ne reculèrent pas, et **NAPOLÉON** craignait même qu'ils ne voulussent recommencer la bataille dès le lendemain.

Mais cette crainte était vaine. Sur les deux cent soixante mille hommes qui formaient les deux armées (à peu près égales en nombre), quatre-vingt-dix mille, dont plus de soixante mille Russes, étaient hors de combat. Quatre-vingt-dix mille ! Quand on réfléchit que **NAPOLÉON** n'avait pas eu d'autre but en commençant la guerre que d'être le maître de l'Europe, on est stupéfait de la folie des peuples qui s'entretuent pour un pareil motif. Au reste, cet horrible égorgement n'est rien en comparaison de ce qui suivit. Un témoin oculaire raconte qu'au mois de janvier suivant on ne voyait que des habits de deuil dans les rues de Paris. Pas une famille qui n'eût perdu l'un de ses membres.

La nuit fut épouvantable. Les blessés, laissés sans secours, gémissaient et poussaient des cris de douleur. Ils cherchaient à se traîner dans le ravin pour se garantir un peu du froid, du vent et de l'humidité. La saison était déjà avancée. Les vivres manquaient. Après une journée si fatigante, les soldats n'avaient même pas la consolation de souper en paix.

L'état-major était fort triste. Plusieurs généraux avaient péri ; presque tous étaient blessés, sauf **MURAT** et **NEY**. Une telle victoire, où l'on avait perdu tant de monde sans rien décider, avait presque l'aspect d'une défaite pour des gens habitués à vaincre. **NAPOLÉON** en fut frappé, mais, toujours impassible, il n'en fit rien paraître, et par sa contenance imposa le silence à ceux qui auraient osé se plaindre.

De tous les morts de la bataille le plus regretté fut l'intrépide **MONTBRUN**. Celui-là était difficile à remplacer. Il s'était signalé en Prusse et en Espagne. La cavalerie avait fait de très-grandes pertes, ayant combattu plus qu'à l'ordinaire. Pendant les premières heures de la bataille elle avait laissé agir l'infanterie ; puis, quand les ravins furent franchis, elle prit la tête à son tour, et enfin, le soir, épuisée de fatigue, céda la place à l'artillerie. On tira ce jour-là, du côté des Français, soixante mille coups de canon et quatorze cent mille coups de fusil. Ce calcul, fait par le général d'artillerie **LARIBOISIÈRE**, montra la prévoyance de **NAPOLÉON** qui n'avait pas voulu engager la bataille sans un immense approvisionnement d'artillerie, tant il s'attendait à la résistance désespérée des Russes.

Après tant de sang versé, ceux-ci n'étaient pas abattus. La rage patriotique les soutenait dans leur défaite ; mais leur armée était réduite de moitié et hors d'état de recevoir un second choc. Un seul trait donnera une idée de cet épuisement. Le général **WORONZOF**, qui commandait dans l'armée de **BAGRATION** une division de huit mille hommes, écrivait lui-même après la bataille : « Ma défunte division. » Il lui restait à peine quatre cents hommes sous les armes.

Cependant **KUTUSOF**, sans s'étonner écrivit au czar qu'il avait remporté la victoire et qu'il n'attendait, pour se mettre à la poursuite des Français, qu'un renfort d'artillerie, de munitions et de miliciens de Moscou. Il avait pris, disait-il, trente canons et repoussé l'ennemi. La nouvelle arriva le

11 septembre à Pétersbourg le jour même de la fête du czar. Aussitôt **ALEXANDRE**, qu'il fût persuadé ou non, ordonna de chanter un Te Deum. Toute la Russie fut transportée de joie. On racontait les plus grands détails sur la défaite et la fuite de « l'ennemi de Dieu et des hommes. » (C'était le nom le plus poli que l'aristocratie russe donnât alors à Napoléon.) Cependant quelques sceptiques, qui se souvenaient que les Russes n'avaient pas cessé de vaincre (dans leurs bulletins) depuis le commencement de la campagne, et que **NAPOLÉON** n'en était pas moins à vingt-cinq lieues de Moscou, osèrent douter un peu du rapport de **KUTUSOF**. Le grand duc **CONSTANTIN**, renvoyé de l'armée à la cour, dit tout haut, avec sa franchise tartare : « A quoi nous sert cette grande victoire ? à n'avoir plus d'armée.» D'autres commentaient assez tristement un billet adressé par **KUTUSOF** à sa femme, où se trouvaient ces mots, plus modestes que son bulletin : « Je ne suis pas vaincu ; j'ai gagné une bataille sur Bonaparte.. » et l'apostille de son secrétaire qui ajoutait : « Incessamment une seconde affaire dans laquelle le diable emportera l'un ou l'autre. » Enfin l'on avait à peine eu le temps d'allumer les feux d'artifice et de récompenser les prétendus vainqueurs (Kutusof eut 100,000 roubles, Bagration autant, et chaque soldat cinq roubles), lorsqu'on apprit que **KUTUSOF** reculait rapidement, que la fondre le suivait, et que les Français venaient d'entrer dans Moscou.

Ancestram